

in memoriam

ALEXIS KAGAME (1912-1981)

L'image qui s'impose immédiatement à moi pour rappeler Alexis Kagame est celle de grandeur. En effet, Alexis Kagame aura été et demeurera un géant. Il était et reste grand.

Grand, il l'était certes physiquement et c'est ce qui frappait tout de suite lorsqu'on l'approchait pour la première fois : il était d'une taille peu commune et d'une robustesse tranquille. Il semblait de roc, et son fort visage, que l'âge avait quelque peu alourdi ces dernières années, affichait, presque violemment, une puissance invincible, à peine atténuée par l'extrême bonté des yeux. Il était d'une lignée, et semblait, jusque dans son corps, affirmer l'ascendance qui était la sienne. Mais au lieu de la sveltesse des Seigneurs de Mugambanzi, la nature lui avait fait don, en plus de la hauteur des siens, de la massivité exigée par la tradition pour les maîtres du monde.

Grand, il l'était aussi, et de manière éminente, par et dans sa propre vie. Une vie qui aura, non seulement épousé l'histoire de son pays en ses bonheurs comme en ses malheurs, mais aussi, profondément, marqué par sa fécondité, le destin des sciences humaines en Afrique et, particulièrement, la réflexion sur l'identité africaine. Son œuvre est là, monumentale et complexe. Des exégètes subtils, comme Janheinz Jahn et Dominique Nothomb, en ont repris catégories et hypothèses pour dire l'Afrique et présenter sa culture. La philosophie, comme l'histoire, la linguistique et l'anthropologie africaines cherchent leurs envols ou tentent des réorientations, notamment, en fonction de ce que l'œuvre d'Alexis Kagame représente pour et contre elles.

Grand, il l'était enfin dans l'élégance aristocratique avec laquelle il assumait, toute sa vie durant, sa propre vocation et actualisa sa dévotion pour l'Afrique. L'une et l'autre étaient faites d'abnégation et de désintéressement, froidement soutenues, toutes deux, en un effort constant contre les

illusions de tout genre ; l'une et l'autre, même lorsqu'elles semblaient s'exercer sous la forme d'une froideur calculée ou d'une distance méprisante et qu'elles paraissaient disparaître derrière un style ou une apparente mise en scène, signifiaient cependant et toujours la générosité qu'un masque de pudeur, une souveraineté extraordinaire de l'intelligence sur les émotions et un sceau naturel de distinction protégeaient des indiscretions éventuelles.

Oui, c'était cela Alexis Kagame : chaleureusement proche de son interlocuteur, de tout interlocuteur, mais toujours distant, critique et masqué ; extrêmement vulnérable, mais impassible, figé en une froideur brûlante. Deux souvenirs insistants m'aidèrent à le comprendre. Le premier date de 1960. Il habitait alors Butare qui, je crois, s'appelait encore Astrida. Jeune novice bénédictin, habitant à Gihindamuyaga, j'avais obtenu l'autorisation de le visiter en cette période atroce durant laquelle Hutus et Tutsis, les deux ethnies majeures du Rwanda, s'affrontaient. J'avais besoin de son expérience pour vivre la crise sanglante que le Rwanda traversait. Il éluda toutes mes questions ; et de cet entretien sympathique, mais tout en réticences polies, je retiens seulement une manière de conseil qu'il me proposa au moment où je le quittais : « nous sommes, me dit-il, les serviteurs et les victimes du Destin ; le plus important pour nous est d'essayer de demeurer, au moins, maîtres de nos songes ». Dix ans plus tard, à Dar es Salam où, à l'invitation de l'Unesco, nous travaillions ensemble à l'établissement de projections linguistiques pour l'Afrique indépendante, nous reprîmes le dialogue. J'avais quitté les Bénédictins depuis de nombreuses années. Il était demeuré tel qu'en lui-même, à la fois explicite et allusif dans ses goûts pour les contours discrets. Physiquement malade, il traversait, en plus, en ce moment précis, une crise psychologique immense. Je

vécus, durant les dix jours du séminaire, en l'intimité de sa parole. Il me reprocha d'avoir quitté le Rwanda, d'avoir abandonné une cause, et me ressuscita à longueur de soirées le poids des luttes fratricides entre Tutsis et Hutus. Les victimes de cette folie sanglante le hantaient : il invoquait leur innocence, aurait souhaité leur rendre vie et, surtout oh combien ! — pouvoir réduire au néant les sarcasmes prétendument intelligents des politiques et des savants africanistes de tous bords, pour lesquels l'institutionnalisation de la haine en une nation était devenue objet de désir et prétexte de science. En somme, que j'aie pu troquer une vocation de Bénédictin au service d'un peuple déchiré pour une carrière paisible d'universitaire lui semblait dérisoire. Il ne me le dit point clairement. Mais je compris, seulement alors, ce que vivre pouvait signifier pour cet homme qui avait, volontairement, choisi de s'emmurer en un état, et pour qui l'authenticité d'une vocation tenait davantage en l'expérience du martyr et d'un permanent usage de la Foi qu'en l'exercice de raisons raisonnables pour conduire une existence.

Alexis Kagame est né au Rwanda, à Kiyanza, dans la commune de Mugambazi, en une famille de haute aristocratie Tutsi, vraisemblablement le 15 mai 1912. Encore fort jeune, il servit comme page à la Cour du Mwami, avant d'entrer à l'école primaire de Ruhengeri. A la rentrée scolaire de 1928, il est inscrit au Petit Séminaire de Kabgayi et sa décision est faite : il sera prêtre catholique. Sans doute, un étrange climat d'harmonie affermit cette vocation : le pouvoir belge de tutelle, secondé par la toute puissante Église romaine, avait, selon les plus clairs principes de l'« Indirect Rule », reconduit patiemment les réseaux et codes des structures socio-politiques traditionnelles du Royaume : le Mwami régnait, officiellement, en monarque « constitutionnel » mais dépendant du pouvoir de tutelle ; et Pierre Bitahurwina, le père d'Alexis Kagame, était un prince puissant et influent aussi bien à la Cour qu'auprès des Autorités civiles et religieuses européennes qui « régentaient » le pays. Et son fils, le jeune Alexis, remarquablement doué et intelligent, était fait pour le pouvoir. En ce climat ambigu où la Croix et l'Épée des « Maîtres Blancs » se soutenaient mutuellement pour transformer le Royaume, le sacerdoce catholique, auquel aspirait sincèrement Alexis, semblait un rang fort respectable. Ce n'est pas là diminuer la signification de la vocation d'Alexis, mais indiquer seulement le contexte social dans lequel, à travers des intrigues et des projets qui lui étaient étrangers, il choisit sa voie et établit ses rêves. Sa sincérité était réelle. Il y demeura fidèle toute sa vie. Si je devais recommencer ma vie, confiait-il en 1973, au moment où les appareils de puissance dans lesquels il avait été élevé n'existaient plus et qu'il était sans

illusions de sa propre fragilité politique, si je devais recommencer ma vie, disait-il donc, je serais à nouveau prêtre...

C'est en octobre 1933 qu'il était entré au Grand Séminaire où il entreprit des études de philosophie et de théologie. Au cours de ces longues années de préparation à la prêtrise s'éveilla son intérêt pour l'histoire et les traditions de son pays. Étrange séminariste donc ! au lieu de consacrer ses loisirs aux enfantillages qui, à l'époque, étaient distractions habituelles en ces maisons de formation religieuse, Alexis Kagame étudia sa propre culture, tentant d'y lire l'effort de l'esprit et la patience de la raison dont la philosophie récemment découverte lui donnait les règles d'explication. Ordonné prêtre catholique le 25 juillet 1941, Alexis Kagame devient officiellement membre du « Clergé autochtone du Rwanda ». Ce titre paradoxal, qu'il portera avec fierté et utilisera jusqu'à la fin de sa vie, était, en fait, un signe de séparation. Comme prêtre, et parce que prêtre, par ordre de ses supérieurs blancs, il devait se couper totalement des siens et de son peuple, et ne pouvait même pas, comme le rappelait, en 1978, Mgr. Bigirumwami, le Doyen des Évêques Catholiques d'Afrique centrale, passer une nuit dans sa propre famille. Il était devenu d'une autre caste, mais celle-ci n'était point à confondre avec les factions des missionnaires venus d'Europe que d'autres normes régissaient. Abbé Alexis Kagame, « du Clergé Indigène » ou « du Clergé Autochtone »... Ces signes d'exclusion, il les porta avec une telle dignité, les illustra à un tel point que de nombreuses personnes peu au fait des choses religieuses sous la colonisation ont cru qu'ils désignaient une association savante de clercs africains.

Après son ordination, l'Abbé Kagame partagea sa vie entre ses devoirs ecclésiastiques et la recherche scientifique. Mais ces deux pôles n'étaient pas faits pour empêcher un intérêt discret pour les affaires de la cité. Et lorsque, en 1952, ses supérieurs l'envoient à Rome prendre des titres universitaires, l'Abbé Kagame est un homme politique redoutable que l'on espère calmer en un exil studieux. Il est aussi un chercheur affirmé dont on commence à reconnaître les mérites et l'originalité. En effet, au titre d'ouvrages de fort belle facture qu'il a publiés, l'Abbé Kagame est, depuis 1950, membre correspondant de l'Académie Royale Belge des Sciences Coloniales.

Reçu Docteur en philosophie, en 1955, à l'Université Grégorienne de Rome avec une thèse sur **La Philosophie Bantu-Rwandaise de l'Être**, l'Abbé Kagame prend un an de congé et voyage dans différents pays d'Europe occidentale. En fait, on le souhaite loin du Rwanda où la situation politique est délicate. Le pouvoir de tutelle aussi bien que

l'Autorité religieuse semblent craindre sa présence dans le pays. Il se soumet et demeure en Europe, consacrant, comme il l'écrira, en 1972, au R.P. A.J. Smet, « une année à des recherches en linguistique bantou soit auprès des bibliothèques spécialisées, soit auprès des étudiants africains, en vue de rassembler les matériaux nécessaires à la rédaction d'une **Philosophie Bantu comparée**, dont la thèse avait été une monographie de départ ». A cette époque précise, l'Abbé Kagame a déjà publié deux principaux types de travaux. D'une part, une importante œuvre poétique sur, entre autres, l'histoire du monde et du christianisme, complètement rédigée en vers, publiée en kinyarwanda, et dont deux minces parties seulement ont été traduites en français : **La divine Pastorale** (1) et **La Naissance de l'Univers** (2) œuvre d'intelligence scrupuleuse et de patience rigoureuse dont M. Jadot, en un compliment d'une belle ambiguïté, admirait l'étendue et la savante organisation, s'étonnant qu'un Nègre eût été capable de la conduire à bien. Tels que je peux les restituer, par ordre chronologique, grâce aux travaux de D.E. Herdeck et J. Jahn, ce sont, principalement, les ouvrages suivants : **Inganji Karinga**, une reconstruction historique de l'ancien Rwanda (3); **Icara nkumane irungu**, un volume de poèmes sur la misère et la famine au lendemain de la seconde guerre mondiale (4), **Umwaduko w'Abazungu muli Afrika yo hagati**, analyse historique du colonialisme et de l'arrivée des Européens en Afrique (5); **Iyo wiliwe nta Rungu**, chrestomathie de poèmes humoristiques rwandais du XVIII^e siècle à nos jours (6); **Indyohesha-birayi**, un poème humoristique sur le cochon (7); **Isoko y'a'amajambere**, un long poème didactico-historique sur l'évolution et le progrès publié en trois volumes (8); **Imigami y'imigenurano**, une édition de 1 730 proverbes rwandais (9); enfin, **umulirimbyi wa nyili-ibiremwa**, une pièce magistrale présentant l'histoire du christianisme en dix-huit livres publiés en deux volumes (10) et dont les versions françaises, établies par Kagame lui-même (11), sont la traduction des trois premiers livres des dix-huit publiés en kinyarwanda.

Face à cette œuvre en kinyarwanda, une autre, cette fois en langue française, aux dimensions tout aussi impressionnantes. Elle est composée de travaux spécialisés d'histoire et de philologie africaines, parmi lesquels : **Le Rwanda 1900-1950** (12); **Bref Aperçu sur la Poésie dynastique du Rwanda** (13); **La Poésie dynastique au Rwanda** (14); **Le Code des Institutions politiques du Rwanda précolonial** (15); **Les Organisations socio-familiales de l'ancien Rwanda** (16).

L'Abbé Kagame rentre au Rwanda en 1956, cette année où sa thèse de doctorat est publiée à Bruxelles dans la série des mémoires de l'Académie Royale des Sciences Coloniales en un fort

volume in-octavo de 448 pages. Il est, successivement, professeur de philosophie et de culture africaine au Groupe Scolaire de Butare, au Petit Séminaire de Kansi, au Grand Séminaire de Nyakibanda, à l'Institut Pédagogique National et, finalement, à l'Université de Butare. Ce furent vingt-cinq années fructueuses d'enseignement pendant lesquelles il essaya de communiquer et de partager sa passion pour la culture africaine. En 1973, durant mon mandat comme Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université Nationale du Zaïre, j'invitai l'Abbé Kagame pour un bref séjour, comme professeur missionnaire au campus de Lubumbashi. Je le vis, en quelques semaines, convertir des promotions entières d'étudiants à une vision « nationaliste » de l'histoire et de la philologie africaines. Je lui dis ma crainte que pareille perspective, en sautant généreusement les préalables épistémologiques du meurtre du Père, risque de pervertir davantage le domaine des sciences sociales africaines déjà si encombré par les **a priori** idéologiques de la science coloniale. Sa réponse, en sa simplicité, m'étonna : « l'obsession est aussi un chemin vers la vérité ».

L'Abbé Kagame était obsédé par l'urgence d'établir rigoureusement la culture africaine. Sa thèse de philosophie avait fait de lui un maître et un guide. Les critiques et réserves qu'elle suscita sont, au total des témoignages de son impact. Il lui donnera d'ailleurs un complément en 1976 : **La Philosophie bantou comparée** (17), entreprise monumentale qui assumait, de manière têtue, les conséquences et les promesses d'une méthode et d'un parcours. En histoire, c'est à son cher Rwanda qu'il consacra le meilleur de sa patience. En 1958, il avait publié une petite **Histoire du Rwanda** (18), suivie de quatre travaux importants : **La Notion de « Génération » appliquée à la Généalogie dynastique et à l'Histoire du Rwanda des X^e et XI^e siècles à nos jours** (19), **L'Histoire des Armées bovines dans l'ancien Rwanda** (20), **Les Milices du Rwanda précolonial** (21), **Un Abrégé de l'Ethno-histoire du Rwanda** (22). A ces travaux de philosophie et d'histoire, il faut joindre trois bonnes études de philologie : **La langue du Rwanda et Burundi expliquée aux Autochtones** (23), **L'Introduction à la Conjugaison du Verbe rwandais** (24), et **L'Introduction aux grands Genres lyriques de l'ancien Rwanda** (25). Mais on le sait peu : l'Abbé Kagame, fidèle à sa vocation essentielle de prêtre, a aussi consacré sa science à établir, en kinyarwanda, de belles versions des Écritures Saintes qui, pour

(1) Bruxelles, 1952, 109 p. (2) Bruxelles, 1955, 85 p. (3) Kabgayi, 1943, 2 vol. (4) Kabgayi, 1947. (5) Kabgayi, 1947. (6) Nyanza, 1949. (7) Kabgayi, 1949. (8) Kabgayi, 1949-1951 : vol. I, 72 p. ; vol. II, 106 p. ; vol. III, 103 p. (9) Kabgayi, 1950. (10) Vol. I, Astrida, 1952 ; vol. II, Kabgayi. (11) **La Divine Pastorale**, Bruxelles, 1952, 109 p. et **La Naissance de l'Univers**, Bruxelles, 1955, 85 p. (12) Namur, 1950. (13) Bruxelles, 1950, 30 p. (14) Bruxelles, 1951, 240 p. (15) Bruxelles, 1952, 136 p. (16) Bruxelles, 1954, 356 p.

ceux qui ont le bonheur de les lire et de les apprécier, sont les meilleures, en leur fidélité, au génie du kinyarwanda et à l'inspiration biblique. Textes d'un classicisme suranné, disent d'autres. Ce qui est, au moins, reconnaître l'exigence de rigueur philologique et esthétique de leur auteur. Et un étudiant de troisième cycle, Nturo Icumu, me le confirmait il y a deux ans. Je l'avais, imprudemment, lancé en une thèse de philologie biblique, lui demandant d'étudier les écarts linguistiques existant entre l'Évangile de Jean dans la **Septante**, la version de la **Vulgate** et celle de Kagame. Et pour mieux apprécier cette dernière, il devait prendre en relais une ou deux versions officielles utilisées dans des diocèses du Rwanda. Kagame, me dit-il plusieurs fois, face à la **Septante** et à la **Vulgate**, fait preuve de grande créativité mais respecte rigoureusement le message; et sa langue est, de tous les textes kinyarwanda, d'une beauté et d'une précision incomparables.

La diversité des dons, la fécondité de l'esprit et la patience dans la création sont des faits qui frappent lorsqu'on s'arrête sur l'œuvre immense que laisse Alexis Kagame. Ceux qu'il avait admis, de son vivant, dans son secret, son amitié ou ses conseils sont au courant de l'importante œuvre inachevée et des archives complexes, qui restent derrière lui, notes de recherche, synthèses provisoires accumulées durant plus de quarante ans, résultats d'enquêtes auprès des siens ou des traditionnalistes réputés pour leur savoir, fichiers de réponses à des enquêtes ambitieuses conduites à travers toute l'aire bantoue, projets d'ouvrages commencés ou dessinés sous forme de sommaires, et surtout, hélas, surtout des milliers d'heures d'enregistrement de textes classiques rwandais dont bon nombre sont codés, et Kagame était, vraisemblablement, seul à en connaître les clés. Sa mort est ainsi, au sens propre du terme, une perte irréparable pour la science africaniste. Plusieurs personnes avaient prévu cette catastrophe, et, depuis quinze ans, invitaient Alexis Kagame à s'entourer d'assistants compétents et à rendre public des textes dont il était seul à connaître les règles de décodage. Il y a un mystère dans le refus incessant qu'Alexis Kagame opposa à toutes ces invitations. Il est vrai que certaines d'entre elles manquaient franchement d'élégance et pourraient, tout au moins partiellement, expliquer ses réticences: ainsi, par exemple, des savants sourcilieux lui reprochèrent souvent le temps qu'il consacrait à des « futilités religieuses »... Il résista à tous les appels, conduisit sa vie et ses recherches comme s'il avait l'éternité devant lui. Je lui dis un jour qu'il devait, au moins, s'inquiéter du sort de ses archives après sa mort. Désarmant, il me répondit avec le sourire que Dieu y pourvoirait.

Cet homme de science était aussi un homme

d'accueil. Des chercheurs de tous âges et de tous les pays qui lui rendaient visite le trouvaient toujours disponible, prêt à partager ce qu'il savait, à conseiller ou à guider. Écoliers et étudiants avaient en lui un maître dont ils aimaient la bonté et les prévenances de grand-père attentif. Mais c'est avec les gens simples et les paysans de son pays qu'Alexis Kagame était le plus admirable. Cet homme d'étude, surchargé de travail et de soucis, oubliait tout pour s'inscrire dans leur parole et, avec toute la générosité de sa patience, écoutait, à longueur d'heures, avant de proposer modestement un avis.

Cependant, son extrême bonté n'était ni timidité, ni faiblesse. Bien plutôt un don du cœur et de l'intelligence qui, en certaines circonstances, lorsque, notamment, on s'en prenait au décor qu'il pensait être l'expression authentique de la culture africaine, pouvait se transformer en colères d'une violence atroce. Alexis Kagame mettait alors de côté son art des guillemets et des détours pour dire vertement son indignation, comme à ces coopérants occidentaux qu'un bref séjour africain et la complaisance d'un assistant-interprète transfigurent en pontifes de la science africaniste et autorisent des certitudes qu'il estimait mystifiantes. Certaines de ses colères ont donné naissance à des textes polémiques que nous regrettons tous. Ils n'ajoutent rien à la grandeur d'Alexis Kagame. En réduisant à la médiocrité ses opposants, des savants respectables, qui avaient seulement eu le courage de s'opposer à lui sur des terrains qu'il connaissait mal, Alexis Kagame a, imprudemment et inutilement, jeté une manière de suspicion sur certains de ses travaux. Ceux-ci n'avaient besoin d'aucune polémique pour s'imposer et survivre tels qu'en eux-mêmes, avec leurs qualités et leurs points faibles. Mais c'était un trait de l'homme: sa passion pour l'Afrique passait avant tout et, jusqu'en ces excès inattendus, c'était encore le prix de son amour qu'il affirmait.

Malgré ses saintes colères, Alexis Kagame était un homme sans haine. Je le vis, plus d'une fois, se réjouir des victoires et des succès de ceux qui le combattaient sans pitié. Et s'agissant du bien de l'Afrique, ses pardons avaient des grâces infinies. Ainsi, par exemple, il avait des tendresses sincères pour la génération actuelle des philosophes africains qui voue un culte aux vertus de l'hypercriticisme. Il était, avec Placide Tempels, le point de mire de la critique philosophique africaine et savait qu'il le demeurerait longtemps encore. Il en souffrait réellement, et ne comprenait pas qu'on ne puisse utiliser, de manière moins négative, son

(17) Paris, 336 p. (18) Leuven, 61 p. (19) Bruxelles, 1959, 117 p. (20) Bruxelles, 1961, 147 p. (21) Bruxelles, 1963, 196 p. (22) Butaré, 1972, 286 p. (23) Kabgayi, 1960, 252 p. (24) Butaré, 1962. (25) Butaré, 1969, 332 p. (26) Butaré, 1964, 172 p. (27) Paris, 1976, 336 p.

apport à la philosophie africaine. Je l'ai entendu un certain nombre de fois disserter sur son amertume et dire, en matière de conclusion : « je vieillis, je vieillis, je ne comprends pas ce que les jeunes veulent de moi... » Mais une fois, c'était à Lubumbashi en 1973, il se départit de son commentaire habituel : « Ils ont, peut-être, raison, les jeunes philosophes... Ils me font réfléchir... Ce qu'ils disent est, de toute façon, même si je ne peux l'accepter, plus important que ma propre susceptibilité... Ils annoncent une histoire dans laquelle je ne serai probablement qu'un moment négligeable... » Je lui offris mon étonnement. Sa réponse me désarçonna... « Mais, mon Cher, je suis prêtre... Et c'est la moindre des choses que j'essaie de vivre en chrétien et selon l'esprit des béatitudes... » Aujourd'hui encore, je me demande quel lien établir entre ceci et cela.

Oui, sans doute, ce savant était principalement et seulement un prêtre au sens le plus classique, mais aussi le plus ordinaire du terme : un homme voué aux exigences du sacré et aux privilèges du don et du sacrifice. Simple prêtre, membre du « Clergé indigène du Rwanda ». Et toute sa grandeur tient là, en cette humilité qu'il aura glorifiée grâce à sa science, à ses vertus d'intelligence, de bonté, de patience, et jusqu'en ses terribles colères. Que de fois n'ai-je entendu : « quel évêque n'aurait-il pas fait ! » Son esprit d'indépendance, son engagement dans les sciences profanes, sa passion pour la cité des hommes auront été, probablement, des raisons qui l'ont fait écarter des honneurs ecclésiastiques. Et cet homme qui, de par ses origines, ses titres, son savoir et son expérience aurait pu rêver de tous les pouvoirs à sa portée, assumait, simplement et heureusement, sa condition de simple prêtre, se soumettant, autant qu'il le pouvait, aussi bien aux caprices de ses supérieurs qu'aux accidents que lui imposait le destin. Il traversa, en prêtre, le travail de haine qui,

durant de nombreuses années, déchira son pays. Il vécut, en prêtre, le mépris des uns, l'incompréhension des autres pour sa propre culture et ses propres recherches. Et, parce que prêtre, en fils obéissant, il plia et se tut devant le dogmatisme du christianisme romain qui attendait de lui une soumission totale et sans condition aucune. C'est au lendemain de Vatican II qu'il éleva la voix, non point en rebelle, mais plutôt pour apporter sa contribution à une interrogation collective. Il avait beaucoup souffert et les traces d'amertume que l'on trouverait dans **Le Colonialisme face à la Doctrine missionnaire à l'Heure de Vatican II** (26) ou dans les dernières pages de **La Philosophie bantou comparée** (27) signifient simplement, pour lui, que la reconnaissance des erreurs possibles commises dans l'évangélisation de l'Afrique, donne encore un avenir au Christianisme sur ce continent. Des erreurs possibles... Il me disait... — mais, au fait, à qui n'a-t-il pas communiqué ce scandale majeur ? — comment, au nom de la catholicité, les missionnaires avaient imposé à son peuple une dénomination étrangère, **Mungu**, comme appellation de Dieu qui, depuis des siècles, au Rwanda, était connu sous le nom d'**Imana**... Et lui, parce que prêtre, devait se soumettre devant ce sacrilège que, par sa connaissance de la tradition rwandaise, il savait être un affront extrême à la Divinité et aux siens. Et il se soumit par fidélité à son sacerdoce et à Rome. Et Dieu seul sait ce qu'il souffrit jusqu'au jour où l'Église de son pays rétablit le nom d'**Imana** et écarta le **Mungu** des missionnaires.

Ce n'est pas seulement un savant que l'Afrique vient de perdre mais, peut-être et davantage, un serviteur d'**Imana**. Si l'au-delà et **Imana** ont un sens, Alexis Kagame en était probablement un signe éclatant parmi nous. Puisse-t-il le demeurer !

V.Y. Mudimbe
Haverford College, USA.

Jacques Howlett est mort...

Jacques Howlett est mort des suites d'une longue maladie le 4 janvier 1982 en son domicile parisien. Il était âgé de 63 ans.

Depuis 1946 il appartenait à l'équipe fondatrice de *Présence Africaine*, et partageait les inquiétudes et les espoirs de l'intelligentsia noire qui, bien que résidant à l'étranger, ne restait pas moins à l'écoute de l'Afrique et toute préoccupée par son devenir. Parlant peu, écoutant beaucoup, il avait toujours su faire preuve de fidélité dans ses engagements et comptait dans l'élite africaine un grand nombre d'amis.

Après la disparition d'Alioune Diop en mai 1980, *Présence Africaine* est à nouveau en deuil : elle perd avec Jacques Howlett l'un de ses plus fidèles collaborateurs.

Jacques Howlett était également professeur de philosophie au lycée Carnot.